

Jean 21,1-14

1 Quelque temps après, Jésus se montra de nouveau à ses disciples, au bord du lac de Tibériade. Voici dans quelles circonstances il leur apparut : *2* Simon Pierre, Thomas — surnommé le Jumeau —, Nathanaël — qui était de Cana en Galilée —, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble. *3* Simon Pierre leur dit : « Je vais à la pêche. » Ils lui dirent : « Nous aussi, nous allons avec toi. » Ils partirent donc et montèrent dans la barque. Mais ils ne prirent rien cette nuit-là. *4* Quand il commença à faire jour, Jésus se tenait là, au bord de l'eau, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. *5* Jésus leur dit alors : « Avez-vous pris du poisson, mes enfants ? » — « Non », lui répondirent-ils. *6* Il leur dit : « Jetez le filet du côté droit de la barque et vous en trouverez. » Ils jetèrent donc le filet, et ils n'arrivaient plus à le retirer de l'eau, tant il était plein de poissons. *7* Le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Quand Simon Pierre entendit ces mots : « C'est le Seigneur », il remit son vêtement de dessus, car il l'avait enlevé pour pêcher, et il se jeta à l'eau. *8* Les autres disciples revinrent en barque, en tirant le filet plein de poissons : ils n'étaient pas très loin du bord, à cent mètres environ. *9* Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là un feu avec du poisson posé dessus, et du pain. *10* Jésus leur dit : « Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. » *11* Simon Pierre monta dans la barque et tira à terre le filet plein de gros poissons : cent cinquante-trois en tout. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas. *12* Jésus leur dit : « Venez manger. » Aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? », car ils savaient que c'était le Seigneur. *13* Jésus s'approcha, prit le pain et le leur partagea ; il leur donna aussi du poisson. *14* C'était la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples, depuis qu'il était revenu d'entre les morts.

C'est un jour ordinaire. Un jour semblable à tant d'autres. Un jour comme nous en avons vécu des milliers, ni triste ni joyeux, ni meilleur ni pire. Un jour où on fait ce qu'on doit faire, toutes les tâches à accomplir, les gestes familiers, les voisins que l'on croise, les amis ou les collègues que l'on retrouve, ces mille petits moments anodins qui se suivent et forment l'étoffe de nos vies. Et dans ce jour ordinaire, le Christ est présent. Le Christ se fait connaître. Parole amicale qui redonne courage, silhouette sur la rive qui ouvre au regard un espace au delà du cercle de la fatigue, présence invitant à la rencontre dans les gestes simples du partage. Clarté de Pâques, lumière de la résurrection donnée chaque jour de notre vie. Ce sont tous nos jours ordinaires que le ressuscité vient éclairer.

La résurrection ne se laisse pas saisir en une fois. Sa lumière n'est pas celle de l'éclair, qui éblouit, et vous laisse ensuite dans le noir. Mais la clarté douce d'une présence, comme une flamme qui peu à peu se laisse apprivoiser. Il faut du temps pour que la résurrection entre dans nos vies. Du temps pour les questions, du temps pour les rencontres, du temps pour le quotidien, du temps pour que l'inattendu s'enracine dans nos jours ordinaires, et pour que nous puissions ainsi être véritablement renouvelés, et aller plus loin.

Aux disciples aussi, dit l'évangile de Jean, il a fallu du temps. Il y avait eu le choc du tombeau vide, cette absence inexplicable comme un tremblement de terre ébranlant toute certitude, et indiquant que dans la toute puissance de la mort, Dieu lui-même avait ouvert une brèche, un passage menant à la vie.

Il y avait eu l'apparition à Marie-Madeleine, le Christ qui se fait reconnaître à travers les larmes, présence redonnée au plus profond du deuil et du désespoir.

Puis la venue de Jésus au milieu des disciples barricadés sur eux-mêmes. La joie alors, mais aussi les doutes, les questions de Thomas: " Ce n'est pas possible, je ne peux pas y croire ", cette attente et cette recherche de la foi qui ne peut vivre des réponses des autres, mais doit se risquer elle-même à la confiance. Et l'évangile de Jean aurait pu s'arrêter là, sur cet appel à croire, à recevoir la vie.

Mais ensuite ? Mais après ? Après Pâques, après le choc, après les larmes, après la surprise, après la joie, que se passe-t-il ? Quand le temps reprend son cours, quand la durée s'installe, quand les jours de nouveau se ressemblent... que devient la résurrection ?

Il y a dans nos vies, et heureusement, des temps forts: des moments de joie, de fête, de surprise, des naissances, des mariages, des voyages, des découvertes, des retrouvailles.

Il y a aussi des temps difficiles, des moments de maladie, de solitude, de séparation, de deuil, de conflit. Et puis il y a tout le reste. La vie qui s'écoule, le temps qui passe, toutes les journées qui très vite se fondent dans celles qui précèdent, sans rien laisser de particulier en mémoire.

Que dire quand il n'y a rien à raconter? Le temps est-il donc vide? La vie est-elle morte quand il ne se passe rien? Le travail, le ménage, la lessive, la famille, les achats, les loisirs, toutes ces choses que l'on refait sans cesse, qu'en reste-t-il?

Dans sa profession, dans ses engagements, dans ses relations avec autrui, l'être humain est-il condamné à la lassitude et à l'usure? Ou bien peut-on attendre quelque chose de la vie ordinaire?

Ce n'est pas un hasard si c'est l'évangile de Jean, celui qu'on considère comme l'évangile spirituel par excellence, qui a voulu montrer comment la résurrection touche notre quotidien, comme elle a touché celui des disciples.

Les disciples que nous retrouvons ce matin après Pâques, après les événements de Jérusalem, en Galilée. Revenus à leur point de départ. Retournés - par nécessité ou par désœuvrement, la question reste ouverte - à leur point de départ: la pêche. Comme s'il fallait qu'ils retrouvent leur environnement familier et des gestes concrets à accomplir pour s'assurer qu'ils n'ont pas rêvé. Comme s'il fallait que le message de Pâques les rencontre aussi dans leur vie quotidienne d'hommes ordinaires avant de

pouvoir faire d'eux des témoins de la bonne nouvelle. Comme s'il fallait que leur espérance, pour être solide, les rejoigne en ce lieu tout humain qui est celui de la fatigue et du découragement.

C'est aussi par une parole toute humaine que le Christ les appelle. En mettant le doigt, qui plus est, sur l'insuccès de leurs efforts. Mais dans cette silhouette qui se dessine au petit jour sur la rive et qui leur demande s'ils ont fait bonne pêche, les disciples ne reconnaissent pas Jésus. Pourtant, malgré leur fatigue - ou peut-être, -qui sait?-, à cause de leur fatigue - ils ne rembarrent pas l'inconnu. Et j'admire les disciples, j'admire tous ceux qui dans une telle situation relèvent la tête et acceptent d'écouter une interpellation venue de l'extérieur.

N'est-ce pas parce qu'ils ont su écouter cette voix, alors même qu'ils n'en connaissaient pas l'auteur, qu'ils ont pu ensuite reconnaître le Christ ?

Dans la vie ordinaire, la disponibilité, l'ouverture à l'imprévu, à l'inconnu, sont déjà une marque de foi, de confiance en celui qui est là, même quand on ne le reconnaît pas.

Non qu'il s'agisse de croire ou de suivre n'importe qui, en se laissant manipuler par des promesses ou des menaces. Rien de tel ici en effet.

La parole vraie est au contraire celle qui nous permet de ne pas tricher, mais de dire notre propre situation. Car tout se passe, me semble-t-il, comme si le fait de reconnaître qu'ils n'ont rien pris de la nuit permettait aux disciples de retrouver courage. Oui, d'avoir pu le dire à quelqu'un permet d'ouvrir la perspective, de ne plus tourner en rond, et de découvrir un autre sens, une autre orientation à ses efforts: " Jetez le filet à droite, dit Jésus, et vous trouverez. "

Le travail n'a pas changé, il n'est pas devenu plus facile, l'effort est le même, mais il se fait en lien avec un regard extérieur qui permet de prendre d'autres points de repère. Et en poussant un peu les mots, on pourrait aussi dire que c'est un autre contenu qui maintenant apparaît. Au lieu de brasser, non pas de l'air, mais de l'eau, au lieu de pêcher dans le vide, les disciples trouvent maintenant en abondance ce qu'ils cherchaient depuis le début. Non par un changement de méthode, non par une nouvelle technique, mais par quelque chose de bien plus fondamental: une ouverture à cette parole venant de la rive, qui a permis de donner aux mêmes gestes, accomplis depuis toujours, une nouvelle orientation, un nouveau sens.

Et c'est alors qu'ils peuvent le reconnaître. Pas à ses traits, pas à son visage, mais à ce qu'ils découvrent dans leur propre vie: une abondance inattendue, un don inexplicable.

La marque que la vie est offerte ici en sa source même, à tel point que le filet du quotidien en est rempli à se rompre, et pourtant il ne se rompt pas. Les disciples l'ont compris tout de suite.

Là où la vie est donnée, là est le Seigneur.

Là où elle est plénitude qui bouscule jusqu'à nos attentes les plus folles, là il est vivant.

Là où il nous rassemble autour de la simplicité d'un repas, là il se fait connaître à nous.

Car c'est cela qui est extraordinaire: que le ressuscité, celui qui vit d'une vie plus forte que la mort, soit si proche de nous. Qu'il se laisse rencontrer, non dans la gloire d'un ciel inaccessible, mais sur le rivage même de nos vies, sans discours, mais à travers des gestes simples, offrant près d'un feu où retrouver force et chaleur, la nourriture de chaque jour, qui devient communion quand elle est partagée.

C'est à dessein bien sûr que l'évangile reprend ici le symbole du repas et du pain partagé. Non pour que nous imaginions que le Christ et ses disciples ont célébré la cène sur le sable du rivage. Mais au contraire, pour que lorsque nous partageons le pain et la coupe, nous retrouvions cette simplicité qui est celle du Christ vivant; que nous nous laissions porter par une certaine spontanéité, à l'image de ce repas calme et fraternel où chacun peut reprendre forces et espérance. Bonheur d'être ensemble dans un jour qui commence, unis autour de celui qui est source de vie.

Dans nos jours ordinaires, le Christ ainsi nous donne rendez-vous.

Dans notre travail, dans nos moments de détente, dans les heures passées avec ceux que nous aimons, dans le temps aussi que nous passons seuls, dans tous nos gestes quotidiens, il est proche.

Silhouette sur le rivage, parole qui invite à élargir son regard et réorienter ce que l'on vit, présence accueillante pour quiconque recherche une flamme de vie et d'amitié.

Les jours de lassitude, quand la fête est passée, quand Pâques nous semble loin, aux heures grises de fatigue ou de découragement, relevons là tête. Le monde n'est pas vide. Il est espace d'une rencontre possible. Invitation à être disponible, à risquer la franchise, terreau de la promesse.

Et notre temps non plus n'est pas vide. Il est ouverture à l'imprévu, à l'inattendu par lequel le moment le plus simple peut être rempli d'une plénitude de vie.

C'est dans l'étoffe de chaque jour que le Christ vient tisser la joie de la résurrection.

“ Car Jésus - c'est ainsi que se termine, peu après le passage que nous avons lu, l'évangile de Jean - car Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses: si on les écrivait une à une, le monde entier ne pourrait, je pense, contenir les livres qu'on écrirait. ”

Et en effet, ce n'est pas dans des livres, mais dans le quotidien de nos vies, que le Christ vient inscrire la lumière de Pâques. Amen.